



Rivarol n°3064 du 12/10/2012

Les cinquante ans de Vatican II : un demi-siècle cataclysmique

Cinquante ans se sont écoulés depuis ce jour d'octobre 1962 qui vit la réunion dans la basilique Saint-Pierre de Rome de 2 381 évêques venus du monde entier (pays communistes excepté) à l'appel de Jean XXIII pour la cérémonie d'ouverture du « Second Concile œcuménique », qui allait s'éterniser jusqu'au 8 décembre 1965. Si l'on devait répertorier les principaux événements du XXe siècle, Vatican II y figurerait à l'évidence tant il a occasionné dans les consciences, les mœurs et les institutions des bouleversements fondamentaux dont nous n'avons pas encore pris toute la mesure. Cette assemblée d'évêques qui, à la différence des vingt conciles œcuméniques de Nicée à Vatican I, n'a pas défini ni explicité des dogmes, n'a pas procédé par canons et anathèmes, a ouvert la voie à une nouvelle religion qui porte toujours officiellement le nom de catholique mais dont la substance et les finalités ne sont plus du tout les mêmes. Est-ce un hasard si les sectateurs de Vatican II ont parlé dès le début, tel le cardinal Benelli, d'« église conciliaire » ou comme Paul VI de « nouvelle Pentecôte » ? De même, le cardinal Suenens remarquait-il que « Vatican II, c'est 1789 dans l'Église », tandis que le Père Congar ajoutait éloquentement que par le concile « l'Église avait accompli pacifiquement sa révolution d'Octobre ». Expressions qui démontrent que Vatican II marque une rupture radicale avec près de 2000 ans de catholicisme et inaugure une nouvelle religion, celle de l'humanité.

LE CULTE DE L'HOMME

Le concile a introduit une nouvelle manière de se situer par rapport à Dieu. Prétendant que l'homme a changé, les Pères conciliaires en déduisent qu'il faut aussi modifier le rapport de l'homme à Dieu en passant du théocentrisme à l'anthropocentrisme. Inversion radicale des fins : la religion n'est plus au service de Dieu mais au service de l'humanité. « L'homme est la seule créature de Dieu créée pour elle-même », « L'homme est le centre et le sommet de toutes choses » ose clamer la constitution *Gaudium et Spes*. Et Paul VI, dans son ahurissant discours de clôture de Vatican II, ira jusqu'à dire : « La religion du Dieu qui s'est fait homme s'est rencontrée avec la religion — car c'en est une — de l'homme qui se fait Dieu. [...] Nous aussi, nous plus que quiconque, nous avons le culte de l'homme ».

Si ce dernier est la fin et le sommet de tout, il faut évidemment repenser toute la théologie catholique. L'église conciliaire se définit comme un moyen, une institution (parmi beaucoup d'autres), un signe au service de l'homme. C'est la fameuse théorie de l'Église-sacrement. Jean Paul II pourra ainsi dire que « l'Église a révélé l'homme à lui-même », ou encore que « l'homme est le chemin de l'Église ». Si tel est le cas, l'on comprend que la liturgie ait alors pour objectif de célébrer l'humanité, sujet du rite sacré et du sacerdoce. D'où les autels retournés vers l'assemblée des fidèles dont le prêtre n'est que l'animateur, la nouvelle messe n'étant pas hiérarchique mais démocratique. D'où le rejet du caractère propitiatoire du saint sacrifice de la messe. La « messe de Luther » (dixit Mgr Lefebvre) dont des études détaillées ont prouvé les origines non seulement protestantes mais talmudiques, se définit comme la « synaxe sacrée des fidèles », ainsi que l'affirme l'article 7 du *Novus Ordo Missae* de Paul VI. La célébration dite de l'eucharistie n'est plus le mémorial de la croix mais celui de la cène. C'est la doctrine de la messe-repas.

LA SERVANTE DU MONDIALISME

Selon cette nouvelle théologie, ce n'est plus l'Église catholique qui est le royaume de Dieu mais l'humanité tout entière. La mission de l'église conciliaire sera alors de préparer l'avènement de ce royaume temporel vers lequel convergent toutes les religions puisque le genre humain tend en effet à une unité croissante dont les signes sont « la socialisation de toutes choses, le partage des richesses, la revendication des droits de l'homme ». Le rôle de la nouvelle église se réduit à hâter ce processus d'unification. C'est ainsi que se justifient le dialogue inter-religieux, l'œcuménisme libéral, lesquels sont au service d'une paix en devenir. D'où des rassemblements syncrétistes comme Assise ou cathodiques comme les Journées Mondiales de la Jeunesse (JMJ) destinés, selon les desseins de l'ONU, à préparer l'avènement d'un mondialisme politico-religieux, c'est-à-dire d'un gouvernement mondial et d'une religion elle-même mondiale confinée dans le rôle d'animatrice de la démocratie universelle. Dans ce schéma, la royauté sociale de Jésus-Christ apparaît évidemment obsolète. Aussi l'église conciliaire se rallie-t-elle d'enthousiasme à la laïcité de l'État et au besoin l'impose par la force comme en Espagne (1967) et en Colombie (1973) qui, à la demande expresse de Paul VI, abandonnent leurs constitutions catholiques.

Cette unité spirituelle du genre humain se décline en différents degrés de communion, en multiples cercles concentriques ; les consciences sont plus ou moins éclairées par la foi mais personne ne saurait être exclu, car « d'une certaine manière, le Christ s'est uni à tout homme » (*Gaudium et Spes*). Plus besoin alors d'être baptisé et de croire pour être sauvé. La question du salut et de la damnation a perdu toute urgence et même tout sens. Et en effet la pastorale conciliaire fait l'économie du péché originel et de la déchéance de la nature humaine. Le salut n'est jamais qu'une prise de conscience personnelle, l'homme affirmant son extraordinaire dignité.

C'est dire que Vatican II est en rupture totale non seulement avec la Tradition catholique mais plus généralement avec la religion catholique puisque ce concile consiste à exalter la personne humaine et à assurer l'unité du genre humain.

LA GENÈSE DU CONCILE

Quel est le déroulement des événements qui a conduit à une telle révolution copernicienne ? En fait, tout débute, dix-neuf jours après la mort de Pie XII, avec l'élection à soixante-dix-sept ans, au onzième tour de scrutin, le 28 octobre 1958, du patriarche de Venise Angelo Giuseppe Roncalli. Ce dernier qui, de façon très révélatrice, prend le nom d'un antipape du Moyen Age impliqué dans le grand schisme d'Occident, Jean XXIII, entend rompre spectaculairement avec les grandes orientations définies par Pie XII. Roncalli met en œuvre une stratégie qui aboutira à ce qu'il appellera « l'aggiornamento » c'est-à-dire à la révolution dans l'Église.

À peine élu, celui qui sera appelé par les media « le bon pape Jean » reçoit significativement les plus vifs encouragements des principaux ennemis de l'Église catholique. Yves Marsaudon dans son livre *L'œcuménisme vu par un franc-maçon de tradition* écrit ainsi : « Nous eûmes tout d'abord la très grande joie de recevoir dans les 48 heures un accusé de réception à nos respectueuses félicitations. Pour nous c'était une grande émotion, mais pour beaucoup de nos amis ce fut un signe ». De même, Jean XXIII reçoit les félicitations du grand rabbin d'Israël Isaac Herzog, de l'archevêque anglican Geoffroy Fischer, de Paul Robinson, président des églises fédérées et enfin du chef de l'église orthodoxe russe, le patriarche Alexis.

Dès le 25 janvier 1959, soit moins de trois mois après son élection, Roncalli annonce publiquement de la basilique Saint-Paul-hors-les-Murs la convocation du « Second concile œcuménique du Vatican ». Pie XII avait lui aussi songé à réunir une telle assemblée, mais, devant les dangers de l'entreprise, il s'était rapidement ravisé : « J'entends autour de moi des novateurs, disait-il, qui veulent démanteler la Chapelle sacrée, détruire la flamme universelle de l'Église, rejeter ses ornements, lui donner le remords

de son passé historique... Un jour viendra où le monde civilisé reniera son Dieu, où l'Église doutera comme Pierre a douté. Elle sera tentée de croire que l'homme est devenue Dieu, que son Fils n'est qu'un symbole, une philosophie comme tant d'autres, et dans les églises, les chrétiens chercheront en vain la lampe rouge où Dieu les attend, comme la pécheresse criant devant le tombeau vide : où l'ont-ils mis ? » (Mgr Roche : Pie XII devant l'Histoire).

Pie XII et Jean XXIII étaient tous les deux au courant de cette situation pré-révolutionnaire dans l'Église, mais alors que le premier ne voulait pas céder aux sirènes des nouveautés, le second au contraire brûlait de tout transformer. Appeler à la convocation d'un concile le 25 janvier 1959 n'était à cet égard pas un acte innocent, puisque cette date marquait la clôture de la semaine de prières pour l'unité des chrétiens. Le concile à venir ne serait donc pas œcuménique (c'est-à-dire universel, comme le furent les vingt conciles de Nicée à Vatican I), mais œcuméniste. Au reste, dès l'année suivante, le 5 juin 1960, Jean XXIII crée un Secrétariat pour l'unité des chrétiens dont il confie la direction au cardinal Bea, lequel est directement à l'origine du décret sur l'œcuménisme de Vatican II qui rompt radicalement avec le magistère antérieur.

Dans son discours d'ouverture, Jean XXIII tient un discours qui fit sensation et dans lequel il disait sa "foi" en l'avenir et dans le progrès. À cinquante ans de distance, cet optimisme tapageur apparaît totalement déplacé. Qu'on en juge : « Dans la situation actuelle de la Société, certains ne voient que ruines et calomnies ; ils ont coutume de dire que notre époque a profondément empiré, par rapport aux siècles passés... Il nous semble nécessaire de dire notre complet désaccord avec ces prophètes de malheur qui annoncent toujours des catastrophes, comme si le monde était près de sa fin... Il faut que l'Église se tourne vers les temps présents qui entraînent de nouvelles voies à l'apostolat catholique ».

UNE RUPTURE RADICALE

Dès lors, le décor était en place, pour la plus grande révolution que l'Église ait subie depuis sa naissance. Parmi les 2 381 évêques présents, seuls quelque trois à quatre cents Pères conciliaires (dont Mgr Lefebvre et Mgr de Castro Mayer) tentèrent de résister aux assauts des modernistes en se regroupant au sein du *Coetus internationalis patrum*, mais ce combat ne fut hélas pas couronné de succès, tant la minorité activiste était habile dans la manipulation des masses, experte dans les formules volontairement équivoques, d'autant, et c'est là l'essentiel, qu'elle pouvait s'appuyer sur un allié indispensable en la personne de Jean XXIII puis à partir de 1963 de son successeur Paul VI.

Il faudrait des études détaillées — et ces dernières décennies n'en ont pas manqué — pour analyser, disséquer, commenter les quelque deux milles pages de documents signés par les Pères conciliaires et "promulgués" par Paul VI le 7 décembre 1965 et pour expliquer l'absence d'autorité et de légitimité de Vatican II et des hommes en blanc qui s'en réclament. On peut à bon droit considérer que Vatican II était en fait un conciliabule, et non un vrai concile, tant ces décrets ont rompu avec le magistère traditionnel. Il est clair que Vatican II a voulu faire passer l'Église du théocentrisme à l'anthropocentrisme. Rien à cet égard n'est plus parlant que le discours de clôture de Paul VI : « L'Église du concile s'est aussi beaucoup occupé de l'homme, de l'homme tel qu'en réalité il se présente à notre époque, l'homme vivant, l'homme tout entier occupé de soi, l'homme qui se fait non seulement le centre de tout ce qui l'intéresse, mais qui ose se prétendre le principe et la raison dernière de toute réalité. L'humanisme laïc et profane, enfin, est apparu dans sa terrible stature et a, en un certain sens, défié le concile. La religion du Dieu qui s'est fait homme s'est rencontrée avec la religion — car c'en est une — de l'homme qui se fait Dieu. Qu'est-il arrivé ? Un choc, une lutte, un anathème ? Cela pouvait arriver, mais cela n'a pas eu lieu. La vieille histoire du Samaritain a été le modèle de la spiritualité du concile. Une sympathie sans bornes l'a envahi tout entier. La découverte des besoins humains (et ils sont d'autant plus grands que le fils de la terre s'est fait plus grand) a absorbé l'attention du concile. Reconnaissez-lui au moins ce mérite, vous, humanistes modernes qui renoncez à la transcendance des choses suprêmes, et sachez reconnaître notre nouvel humanisme. Nous aussi, nous plus que quiconque, nous avons le culte de l'homme. »

“1789 DANS L'ÉGLISE”

On ne saurait mieux dire que les hiérarques de l'Église ont renoncé à être un signe de contradiction, en s'ouvrant totalement au monde c'est-à-dire à l'erreur, au mensonge et à l'apostasie, tournant le dos aux injonctions de l'Apôtre Saint Jacques qui dans son Épître s'écrit fortement : « Adultères, ne savez-vous pas que l'amitié du monde, c'est l'inimitié contre Dieu ? Quiconque veut être ami du monde se rend ennemi de Dieu. » Par là même, l'Église catholique s'éclipsait, était mise au tombeau, cédant la place à l'église conciliaire et à sa « révolution d'Octobre ».

De fait Vatican II a réussi à mettre en application la devise de la révolution : la “liberté” s'est introduite par la liberté religieuse ou liberté des religions qui met sur le même plan l'erreur et la vérité, promeut la laïcité de l'État et nie le règne social de Jésus-Christ ; l'“égalité” s'insinue par la collégialité et le vénénéux principe de l'égalitarisme démocratique (dans ce schéma l'évêque n'est plus le maître dans son diocèse avec les conférences épiscopales, le curé dans sa paroisse avec les conseils paroissiaux, etc.) ; enfin la “fraternité” s'accomplit sous la forme de l'œcuménisme libéral qui embrasse toutes les erreurs et les hérésies et tend la main à tous les ennemis de l'Église catholique, à commencer par les juifs considérés comme « frères aînés ». L'église conciliaire va même jusqu'à enseigner que l'Ancienne Alliance est toujours valable et qu'elle n'a pas été abrogée par la Nouvelle Alliance, ce qui est une façon de dire, si l'on est logique, que la venue du Christ sur terre, sa Passion, sa mort et sa Résurrection étaient finalement inutiles.

L'académicien Jean Guitton, confident et ami de Paul VI, aimait à répéter que Vatican II marquait la disparition (au moins apparente) de l'Église catholique et sa substitution par l'église œcuménique romaine. De fait, la nouvelle église conciliaire ne possède aucune des quatre notes qui permettent de reconnaître à coup sûr l'Église catholique : elle n'est ni une puisqu'elle est démocratique et pluraliste (à chaque prêtre son hérésie), ni sainte puisqu'elle a profondément altéré les sacrements en créant de nouveaux rites douteux voire invalides pour la plupart (sujet essentiel dont on ne se préoccupe pas assez), s'acharnant ainsi à obstruer les canaux de la grâce sanctifiante, ni catholique puisqu'elle est œcuméniste et qu'elle rompt radicalement avec le magistère antérieur, ni apostolique puisqu'elle n'a pas la foi des Apôtres.

Dans cette gigantesque entreprise de destruction rien n'est laissé intact : ni la liturgie désacralisée, ni le catéchisme traditionnel interdit et remplacé par une vague catéchèse droit-de-l'homme et œcuméniste, ni les constitutions religieuses, ni l'habit ecclésiastique, ni les États, syndicats, écoles et partis chrétiens tous appelés à faire leur mue. À “Eglise nouvelle” correspondent sacerdoce nouveau, ecclésiologie nouvelle, messe nouvelle, catéchisme nouveau (1968 avec Pierres Vivantes et 1992 avec le “Catéchisme de l'Église catholique”), sacrements nouveaux, communautés nouvelles, nouveau chemin de Croix (1991), nouveau Rosaire (2002), nouveau code de droit canon (1983), nouveau rite d'ordination (1968), nouveau baptême (1969), nouvelle confirmation (1971), nouvelle extrême-onction (1972), nouvelle confession (1973), nouveau bréviaire (1970), nouveau calendrier liturgique (1969), nouvelles huiles saintes (1970), nouveau Notre Père (1966), nouveau Credo (où l'on a remplacé l'expression « consubstantiel au Père » par « de même nature que le Père »). Tout a été dit sur les origines talmudiques de la synaxe voulue par Paul VI, sur l'abandon du caractère propitiatoire du saint sacrifice de la messe, sur l'hétérodoxie du nouveau code de droit canon du 25 janvier 1983 qui lève l'excommunication des francs-maçons. Il n'est pas jusqu'à la morale qui ne soit elle-même corrompue par l'inversion des fins du mariage, par l'abandon du principe traditionnel de l'autorité de l'homme sur la femme, par les discours ahurissants tenus par nombre de clercs sans que ceux-ci ne soient jamais sanctionnés.

Dans une volonté satanique de destruction, on s'en est même pris aux congrégations religieuses dont les constitutions ont toutes été profondément modifiées, y compris celle des Chartreux qui n'avait pourtant jamais été remaniée depuis son fondateur saint Bruno. Et les églises elles-mêmes sont

transformées : au maître-autel tourné vers Dieu se substitue une simple table orientée vers l'assemblée ; le prêtre (ou ce qui en tient lieu) étant réduit au rôle d'animateur et de président d'une cérémonie sécularisée. Les confessionnaux sont délaissés et font souvent l'office de placards à balais. La chaire est supprimée ou délaissée, manière symbolique de renoncer au pouvoir d'enseignement de l'Église, car dans la religion conciliaire nous ne sommes plus dans le schéma de l'Église maîtresse de vérité enseignant au monde la voie, la vérité et la vie mais dans celui d'une église enseignée par le monde, apprenant à son contact, réagissant à l'unisson. Il s'agit de mettre en place les conditions d'un mondialisme politico-religieux ; dans le nouvel ordre mondial les religions mises sur un pied d'égalité ne sont en effet que de simples animatrices et de zélés propagandistes de la démocratie universelle et de ses idoles : la déclaration des droits de l'homme, le philosémitisme, la tolérance érigée en absolu, le laïcisme, la liberté de conscience et de culte, l'antiracisme unilatéral et obligatoire, la lutte acharnée contre toutes les discriminations, mêmes naturelles et légitimes.

DE NOUVELLES ORIENTATIONS POLITIQUES

D'où les orientations politiques d'une nouvelle église, compagnon de route du communisme, du socialisme, de la franc-maçonnerie, des organisations juives et antiracistes, bref des ennemis traditionnels et séculaires de l'Église catholique. Dès lors, il n'est rien d'étonnant à ce que l'épiscopat français ait toujours pris violemment position contre la droite nationale, préférant soutenir les forces responsables de l'avortement légalisé et remboursé, du délitement de la famille, de l'instauration du PACS, de la généralisation de la pornographie et de la luxure. Rien de surprenant non plus si cette nouvelle église, après avoir favorisé la décolonisation et montré beaucoup plus de mansuétude pour les assassins et les porteurs de valise du FLN que pour les rapatriés et les partisans de l'Algérie française, soit un des bruyants soutiens de l'immigration massive, essentiellement mahométane, qui ne cesse de se déverser sur notre pays et notre continent. Après avoir trahi Dieu et son Évangile, ces hiérarques ont logiquement trahi leur patrie.

Vatican II, qui est resté muet sur le communisme au moment où il faisait encore des millions de morts, a mis en œuvre l'ouverture au monde qui est en fait une ouverture unilatérale à la gauche. D'où la théologie de la libération en Amérique du Sud. D'où la sympathie incessante manifestée envers le marxisme, le gauchisme (qu'on se souvienne de la déclaration des évêques de France approuvant chaleureusement mai 1968), le féminisme (l'épiscopat moderniste s'est réjoui en 2000 de l'adoption de la parité), l'invasion étrangère. Car la religion de Vatican II consiste à embrasser, et si possible à devancer, toutes les modes, à s'adapter au monde moderne et à s'agenouiller, émerveillée, devant l'Humanité déifiée. Faible avec les forts, les délinquants, les immigrés "sans-papiers", elle est impitoyable envers les faibles, les persécutés, les délaissés. Pas un seul prélat n'a dénoncé le traitement infligé naguère au nonagénaire Maurice Papon ou aux révisionnistes criblés d'amendes et mis en prison. Pas un seul mitré ne s'est démarqué des campagnes de haine contre le président du Front National, pas même lors des manifestations de l'entre-deux-tours de la présidentielle de 2002 où étaient scandés entre autres charmants slogans « pour Le Pen une balle, pour le FN une rafale », « Crève charogne », « Le Pen facho, salaud, le peuple aura ta peau ». Au contraire, la nouvelle église se veut en pointe dans le combat antiraciste, antifasciste et antirévisionniste. Car s'il est tout à fait permis dans l'église conciliaire de contester des vérités de foi ou des préceptes moraux, en revanche on ne badine pas avec le dogme holocaustique, comme en témoigne l'affaire Williamson. Mieux vaut pour un séminariste nier la virginité perpétuelle de Marie que d'exprimer un doute sur la Shoah. Servante de l'Humanité, la contre-église de Vatican II est en effet l'un des gardiens vigilants de la contre-religion de l'Holocauste. L'église qui n'est plus catholique est devenue démocrato-holocaustique, la nature ayant horreur du vide. Or, la Shoah ou la Croix, il faut choisir !

LES CAUSES DE CE BOULEVERSEMENT

Reste évidemment à se demander comment un tel bouleversement a été possible et pourquoi il a suscité si peu de résistances. Il n'y a pas de réponse simple à ces questions. On peut à bon droit

incriminer le rôle de la puissance juive et de son bras armé la franc-maçonnerie. Qu'on songe par exemple à la lettre écrite par un haut-dignitaire de la Haute-Vente des Carbonari en 1844 et qui tomba providentiellement entre les mains de Léon XII : « Nous devons arriver au triomphe de la révolution par un pape. Or donc pour nous assurer un pape dans les proportions exigées, il s'agit d'abord de lui former une génération digne du règne dont nous rêvons. Laissons de côté la vieillesse et l'âge mûr ; allez à la jeunesse et, si possible, jusqu'à l'enfance... C'est à la jeunesse qu'il faut aller, c'est elle que nous devons entraîner sans qu'elle s'en doute, sous le drapeau des sociétés secrètes. Une fois votre réputation établie dans les collèges, les gymnases, dans les universités et dans les séminaires, une fois que vous aurez capté la confiance des professeurs et des étudiants, faites que ceux qui principalement s'engagent dans la milice cléricale aiment à rechercher vos entretiens... Cette réputation donnera accès à nos doctrines au sein du jeune clergé, comme au fond des couvents. Dans quelques années, ce jeune clergé aura, par la force des choses, envahi toutes les fonctions : il gouvernera, il administrera, il jugera, il formera le conseil du souverain, il sera appelé à choisir le Pontife qui doit régner et ce Pontife, comme la plupart de ses contemporains, sera plus ou moins imbu des principes humanitaires que nous allons commencer à mettre en circulation... Que le clergé marche sous votre étendard en croyant toujours marcher sous la bannière des clefs apostoliques. Tendez vos filets comme Simon Barjona ; tendez-les au fond des sacristies, des séminaires et des couvents plutôt qu'au fond des mers et, si vous ne précipitez rien, nous vous promettons une pêche plus miraculeuse que la sienne. [...] Infiltrez le venin dans les cœurs choisis à petites doses et comme par hasard ; puis à la réflexion, vous serez étonnés vous-mêmes de votre succès. [...] Vous aurez prêché une révolution en tiare et en chape, marchant avec la croix et la bannière, une révolution qui n'aura besoin que d'être un tout petit peu aiguillonnée pour mettre le feu aux quatre coins du monde. [...] Ce que nous devons demander avant tout, ce que nous devons chercher et attendre, comme les juifs attendent le Messie, c'est un pape selon nos besoins. Glissez dans les esprits les germes de nos dogmes, que prêtres et laïcs se persuadent que le christianisme est une doctrine essentiellement démocratique ».

Mais l'explication par les puissances occultes, pour pertinente qu'elle soit, n'épuise pas le sujet. On ne peut passer sous silence l'état du monde au moment où les Pères conciliaires se réunissent en 1962. La victoire en 1945 des démocraties alliées à l'Union soviétique a incontestablement créé un environnement très défavorable à l'épanouissement de l'Église et des valeurs chrétiennes. L'hédonisme généralisé, l'individualisme exacerbé, l'égalitarisme forcené, le matérialisme radical de la démocratie libérale et du communisme athée ne pouvaient à terme qu'influer négativement sur les hommes d'Église comme sur l'ensemble des catholiques. Plus généralement, le fait que les institutions n'étaient plus chrétiennes depuis assez longtemps dans la quasi-totalité des pays du globe, et singulièrement dans la plupart des pays d'Europe, n'était pas non plus de nature à accroître l'influence de l'Église. Vatican II s'inscrit dans un monde déjà fortement déchristianisé et meurtri par deux sanglantes guerres mondiales. En un siècle et demi, la Révolution Française a eu le temps d'instiller le poison de ses idées pernicieuses à l'Europe entière, sinon à toute la terre, venin prolongé par la victoire du protestantisme anglo-saxon et du communisme athée en 1945. Enfin, la domination chaque jour plus insolente de la techno-science a créé un environnement très défavorable au rayonnement de l'Église. Sans doute conviendrait-il de remonter à la Renaissance et à son humanisme pour expliquer la genèse des idées qui ont triomphé au concile. Si l'Église a résisté aux assauts du protestantisme au XVIe, du jansénisme au XVIIe, du naturalisme philosophique au XVIIIe, du libéralisme au XIXe et du modernisme dans la première moitié du XXe siècle, c'est cette dernière hérésie, stigmatisée par saint Pie X dans sa magistrale encyclique *Pascendi* (1907), qui finit par séduire la quasi-totalité de la hiérarchie catholique.

LES FRUITS VÉNÉNEUX DE L' "AGGIORNAMENTO"

Les fruits de cette subversion religieuse et politique, doctrinale et pastorale ne se sont pas fait attendre : effondrement des vocations religieuses et sacerdotales, affaissement de la pratique religieuse, montée vertigineuse de l'indifférentisme religieux, du relativisme moral, du scepticisme philosophique. Depuis 1960 environ, les nouvelles générations sont élevées dans une totale ignorance de la religion ; la transmission ne se fait plus. Le dépôt de la foi n'a pas été gardé par ceux qui avaient le

devoir sacré de le conserver. Dès lors, rien de surprenant si depuis un demi-siècle que l'Église catholique est au tombeau, occupée, occultée et éclipsée par le modernisme triomphant et que nous vivons donc des temps antéchristiques, la société s'est complètement décomposée, liquéfiée. En cinquante ans, le monde a plus changé qu'en deux millénaires. Nous avons quitté la civilisation édifiée par des siècles d'efforts, de sacrifices, de dévouement pour une barbarie infiniment pire que celle de jadis. Notre monde a rejeté avec obstination la vérité connue. Or, comme le prophétisait le cardinal Pie, « lorsque le Bon Dieu ne règne pas par sa présence, il règne par toutes les calamités liées à son absence ».

Naguère même ceux qui n'étaient pas chrétiens, même ceux qui faisaient profession de rejeter bruyamment le Christ et sa loi, étaient comme malgré eux imprégnés des valeurs chrétiennes. Ils savaient ce que voulaient dire la parole donnée, l'honneur, la fidélité, le courage, la politesse, l'héroïsme, la vertu. Aujourd'hui tous les mots sont pipés. Chez un enfant de sept ans le mot "amour" est déjà irrémédiablement souillé. L'homme moderne n'est plus relié à rien, sinon à son téléphone portable et à Internet. Toute référence transcendantale lui est étrangère. En voulant supprimer Dieu, on a par là-même supprimé la morale. D'où un déferlement de haine, de violence et de nihilisme. D'où des familles divisées, éclatées, décomposées, recomposées. D'où des enfants abandonnés à eux-mêmes. D'où la déferlante de la drogue et de la pornographie. D'où le triomphe satanique de toutes les inversions : mariage homosexuel, théorie du *gender*, vomitives *Gay Pride* réunissant chaque année un plus grand nombre de participants, etc. D'où le recours massif à des antidépresseurs et à des anxiolytiques, à des psychiatres et à des mages. D'où la contagion des suicides. D'où le règne du néant, le triomphe insolent du mensonge et de Mammon. Nous vivons en ce moment trois épisodes de l'Ancien Testament : la tour de Babel, le veau d'or et Sodome et Gomorrhe. Comment croire que si l'Église catholique n'avait pas été trahie par ceux-là mêmes qui avaient charge ici-bas de présider à sa pérennité nous en serions là ?

DES TEMPS APOCALYPTIQUES ET ANTÉCHRISTIQUES

Enfin, l'on peut se demander si Vatican II ne marque pas le point final d'un incessant recul de l'Église catholique depuis plusieurs siècles. Au XI^e siècle, l'Orient quittait la communion de l'Église romaine avec le schisme orthodoxe ; au XVI^e l'hérésie protestante emportait la moitié de l'Europe ; le jansénisme pervertissait le XVII^e ; le naturalisme de la philosophie des Lumières bouleversait au XVIII^e les fondements mêmes de la société, le libéralisme politique et philosophique combattu par le *Syllabus* et tous les papes, de Pie VI à Pie XII, marquait de sa détestable empreinte le XIX^e et fort logiquement le modernisme fut et demeure l'hérésie du XX^e et du début de ce XXI^e siècle. Pourtant, malgré les coups qui lui étaient infligés, malgré ses reculs et ses défaites, l'Église ne baissait pas les bras. Ce qu'elle perdait en Europe, elle le gagnait grâce à l'évangélisation du nouveau monde puis grâce aux missions en Asie et en Afrique. De nouvelles congrégations religieuses, d'autres instituts enseignants voyaient le jour.

La nouveauté depuis 1960, c'est qu'il ne s'agit plus d'une crise de croissance mais bel et bien d'une crise de conscience. Si Vatican II a été possible, et s'il y eut hélas si peu de réactions, c'est sans doute finalement parce que les croyances étaient devenues superficielles, sinon factices, purement extérieures. Beaucoup brûlaient de se défaire d'une morale jugée ringarde, de dogmes contraires à l'esprit progressiste et rationaliste, d'une obéissance au Christ et à sa loi vécue comme excessivement coercitive.

Vient alors une ultime question : comment sortir de cette crise ? Il semble vain d'espérer un retour des modernistes à la foi catholique qui ont commis la faute irrémédiable de combattre la vérité connue, péché contre le Saint-Esprit, et qui refusent de voir les désastres que leurs hérésies et leur apostasie ne cessent d'engendrer. De plus, les modernistes ont réussi à neutraliser quasiment toutes les résistances, les groupes dits traditionalistes se ralliant les uns après les autres à la Rome apostate ou brûlant de trouver un accord avec ceux-là mêmes qui détruisent la foi. Avant eux, la quasi-totalité des évêques conservateurs regroupés dans le *Coetus internationalis patrum* avaient fini par accepter Vatican II et les

réformes qui en sont issues, en signant d'abord les décrets du conciliabule en 1965 et en appliquant la révolution conciliaire dans leur diocèse respectif.

La crise effroyable que nous vivons a une évidente dimension eschatologique, il faut être aveugle ou de mauvaise foi pour l'ignorer. Si Saint Paul a prédit à Timothée que « les jours viendraient où les hommes ne supporteraient plus la sainte doctrine », si le cardinal Pie a prophétisé que « l'Église serait réduite à des dimensions individuelles et domestiques », si la Sainte Vierge a dit à Mélanie à La Salette que « Rome perdra la foi et deviendra le siège de l'Antéchrist », s'il est dit dans la version intégrale de l'Exorcisme de Léon XIII « Là où fut institué le siège du bienheureux Pierre, et la chaire de la Vérité, là ils ont posé le trône de leur abomination dans l'impiété, en sorte que le pasteur étant frappé, le troupeau puisse être dispersé », si avec la synaxe de Paul VI nous voyons « l'abomination de la désolation dans le lieu saint » (Matthieu XXIV, 15), il est non moins vrai que le Christ, chef de l'Église, a promis à l'institution qu'il a fondée l'indéfectibilité et c'est fort de cette promesse divine que malgré les ténèbres actuelles, les ruines qui partout s'accumulent, les chrétiens fidèles gardent au cœur une invincible espérance surnaturelle. Sûrs que le retour du Christ qui détruira l'Antéchrist « par le souffle de sa bouche » (2 Thessaloniciens II, 8) lors de la Parousie rendra à chacun ce qui lui est dû et mettra un terme définitif aux temps apocalyptiques que nous vivons.

Jérôme BOURBON.

RIVAROL

Hebdomadaire de l'opposition nationale et européenne
1 rue d'Hauteville 75010 PARIS. Directeur : Fabrice Jérôme Bourbon
CCP Éditions des tuileries : 4532.19K
Tél. : 01-53-34-97-97 Fax : 01-53-34-97-98
contact@rivarol.com